



MOUVEMENT.NET

Crédit photo : Christiane Dampne

« Le théâtre doit rester un art collectif »

Frédéric Plazy

Frédéric Plazy, directeur des Chantiers Nomades

Centre de recherche et de formation, les Chantiers Nomades proposent depuis presque dix ans des temps d'expérimentation aux artistes professionnels. Des espaces libres, déconnectés de la nécessité de produire qui relèvent davantage du laboratoire que de la formation. Soustraire la création à la production, tel est le credo de Frédéric Plazy, son directeur.

Par Christiane Dampne publié le 5 nov. 2008

VOIR LE SITE

[Le site des Chantiers Nomades](#)

En quoi les Chantiers Nomades se distinguent des autres centres de formation ?

Frédéric Plazy : « C'est la recherche artistique qui reste notre priorité. Former par la recherche commune. Les Chantiers Nomades ne mettent pas en place de stages "techniques". Nous nous interrogeons sur une question artistique qui peut être de nature esthétique, de nature formelle, autour de l'écriture scénique ou textuelle.

La question du "pourquoi faire" prime sur celle du "comment faire". Mais lorsque l'on passe un mois ensemble, on se forme bien évidemment. On acquiert des savoirs nouveaux.

Dans nos Chantiers, il n'y a pas une transmission unilatérale d'un savoir-faire. Les intervenants et les stagiaires sont quasiment au même niveau. Ce sont des professionnels avec leur bagage et ils cherchent ensemble. C'est une aventure artistique commune.

Administrativement, on est un centre de formation mais l'esprit des Chantiers est différent. La formation découle de la recherche et du temps de création passé ensemble.

D'autre part nous proposons un laboratoire ouvert, non l'antichambre d'un spectacle à venir.

Cela signifie que le temps de création est déconnecté de toute production ?

« Oui. L'affiliation directe de la création à la production contraint souvent la création. C'est pour ça que les Chantiers sont nés. On est là pour proposer des espaces et un temps de création le plus foisonnant possible.

C'est notre pari de faire exister des lieux de création qui ne soient pas adossés à l'exigence d'un résultat pour laisser le temps à des artistes de se questionner sur une problématique nouvelle, sur une forme, sur une esthétique, sur une écriture. Une recherche sans la contrainte de présenter un travail devant un public avec un temps limité de répétition.

Nous catalysons un groupe autour d'une question portée par une démarche artistique singulière d'un metteur en scène, réalisateur, chorégraphe ou d'un auteur que l'on associe.

Cet espace-temps là est unique. Les artistes en expriment le besoin car les temps de production sont de plus en plus limités. C'est ce que dit Jean-Pierre Vincent, notre président d'honneur, dans l'éditorial 2008 des Chantiers : "Il existe trop peu, en France, de vraies compagnies fixes qui seraient à elles-mêmes leur propre laboratoire en même temps que leur propre outil d'apparition publique."

Il n'y a plus le temps pour ça. Les compagnies qui peuvent garder des acteurs sur un temps long, au-delà d'un projet spécifique, sont extrêmement rares et les temps de répétition sont courts. Une fois qu'on a défini un projet et rassemblé des acteurs – généralement que l'on connaît car cela fait gagner du temps -, on fonce vers le projet et tout l'aspect collatéral de la question artistique est évacué.

Les metteurs en scène et réalisateurs nous le disent : ils se questionnent seuls avant de rassembler une équipe mais ils n'ont plus le temps de se questionner avec les acteurs. Et ils n'ont plus le temps de rencontrer des acteurs nouveaux.

Ce temps nécessaire de la confrontation au plateau et de la recherche partagée avec un groupe, ça n'existe plus. La part de création d'un acteur est limitée car on n'a pas le temps de chercher ensemble. Or nous pensons que c'est très important de se questionner collectivement.

Vous tenez à la responsabilité des acteurs dans l'acte de création

« Oui. Les metteurs en scène savent déjà où ils veulent aller. Ils portent un projet de création. Finalement les acteurs deviennent seulement interprètes et sont un peu instrumentalisés. C'est une des conséquences du système. Les Chantiers permettent de décentrer la question de la responsabilité artistique et tentent de redonner une place aux acteurs, comme aux auteurs.

Et puis les Chantiers sont des moments où l'on travaille à 15. Quelle production actuellement peut avoir 15 personnes en recherche commune ? Ça aussi c'est une des conséquences du système de production avec des marges de manœuvres financières extrêmement limitées qui n'autorisent presque plus des projets avec de nombreux artistes. Ça contraint les auteurs à écrire pour peu de monde. Ça contraint les metteurs en scène à faire des projets avec peu de monde.

L'idée de ce temps collectif de la recherche est très importante car le théâtre doit rester un art collectif.

Vous-même avez une formation théâtrale ?

« Au départ je suis astrophysicien. J'ai rédigé une thèse sur la formation des étoiles à l'Observatoire de Grenoble et j'ai pratiqué le théâtre au Conservatoire de Grenoble. A la fin de mes études universitaires, on m'a proposé de travailler au sein d'une compagnie professionnelle en tant qu'acteur – Takiya Tokaya – dirigée par Michel Dibilio. C'est une compagnie à l'écoute des écritures d'aujourd'hui.

Fin des années 90, vous avez posé avec d'autres la question de la place des auteurs d'aujourd'hui dans les productions. Pourriez-vous nous brosser le contexte d'émergence des Chantiers Nomades ?

« Dans la compagnie de Michel Dibilio, il y a toujours eu un questionnement sur la place des écritures nouvelles et nous avons rencontré différents auteurs vivants : Enzo Cormann, Eugène Durif, Noëlle Renaude... Avec ces auteurs là et avec différents metteurs en scène, on s'est réuni en 1999 dans un comité informel autour de la question : quelle place l'écriture contemporaine théâtrale a et doit avoir dans la création et dans la formation ?

C'était une question latente dans le paysage théâtral français de l'époque avec la création du Syndicat des Ecrivains associés du théâtre (EAT) et la direction de Jean-Michel Ribes du théâtre du Rond Point dédié aux EAT en 2002.

A cette question répondait la nécessité que les auteurs, les metteurs en scène et les acteurs puissent avoir des espaces de rencontre ensemble. Il faut que les auteurs puissent rencontrer des acteurs car des auteurs qui se préoccupent du plateau doivent avoir un contact avec le plateau. Il faut que les acteurs rencontrent un auteur quand ils travaillent son texte.

Or dans un processus de production ce n'était pas possible. En général l'auteur est invité à une lecture du texte puis revient à la Première.

Une fois posée l'idée d'inventer des espaces de convocation entre artistes, comment faire pour que ce soit viable économiquement ? Le champ de la formation continue pouvait être le cadre et nous avons rencontré les organismes professionnels qui prennent en charge les artistes en situation de formation continue en leur disant : on propose des ateliers dans un esprit de recherche. Cette recherche fait partie de la formation continue des acteurs.

Puis on a contacté des intervenants, réfléchi avec eux à des questions d'écriture, de forme d'esthétique, de médias, de rapport du théâtre au monde d'aujourd'hui, à la sociologie, à la politique, à la science fondamentale. Michel Dibilio, professeur au Conservatoire de Grenoble, m'a accompagné au démarrage et j'ai ensuite volé de mes propres ailes.

Quel était le tout premier Chantier en 1999 ?

« Il concernait l'écriture de Jean-Yves Picq. Quatre metteurs en scène de la région Rhône-Alpes ont travaillé une semaine chacun avec un groupe d'acteurs à partir de ses textes et avec la présence de l'auteur pendant ces quatre semaines. On l'avait intitulé : "Formation d'acteurs pour le théâtre d'auteurs vivants". Ensuite il y a eu Enzo Corman et Joël Jouanneau. Il s'agissait là encore de questionner l'écriture d'un auteur.

Vous avez ouvert vos interrogations très vite vers le cinéma...

« Oui, le problème est encore plus aigu qu'au théâtre : il n'existe pas de temps de convocation entre acteurs et réalisateur. Il y a peu de jours de tournage et la grande majorité des acteurs qui ont quelques expériences cinématographiques sont dans des contextes où la rencontre avec le réalisateur n'a pas lieu.

De proposer ce temps avec un réalisateur autour d'une question artistique est beaucoup plus riche et formateur que d'avoir multiplié les castings en s'étant fait bouler 90 % du temps et les 10 % qui restent avoir obtenu un jour de tournage.

En novembre va se tenir le Chantier « Nouvelles figures de la révolte » avec plusieurs intervenants. Ce choix se situe en écho à une question qui vous habite...

« Oui c'est en écho à une série de questions qui nous traverse depuis toujours : Comment aujourd'hui peut encore s'exprimer la révolte, par quel moyen, par quelle attitude artistique ? Quel en serait le symbole, la figure ?

L'intervenant principal de ce chantier, le cinéaste Nicolas Klotz a également fait beaucoup de théâtre. Il a réalisé une trilogie sur la résistance dans le monde contemporain avec *Paria*, *La blessure* et *La question humaine*. Les philosophes Jean-Luc Nancy, Marie-Josée Mondzain et d'autres interviendront pour une pluralité de paroles et permettront d'interroger dans ce cadre le statut de la parole.

A cet esprit d'espace de création, s'ajoute l'esprit de nomadisme...

« C'était important dès le départ de dire que les équipes artistiques souffrent du manque de circulation sur le territoire. Les compagnies circulent peu à l'extérieur et les équipes d'ailleurs viennent peu travailler dans une autre région. C'est un constat partagé par tous.

Nous prôtons un esprit de circulation artistique. Il est important d'avoir des espaces où un acteur de Paris, un acteur de Strasbourg, un acteur de Marseille, un acteur de Toulouse puissent se retrouver pour partager leur expérience du métier. On ne fait pas le même métier à Paris et à Marseille, ni le même si on travaille dans le théâtre ou dans le cinéma. Or ils ne se rencontrent que très rarement. Dans nos chantiers, toujours.

On aurait pu avoir un lieu fixe et organiser tous les chantiers dans ce lieu en faisant venir des artistes de toute la France. Mais l'idée est d'aller aussi à la rencontre des pratiques artistiques différentes d'une région à l'autre. Ce n'est pas pareil de proposer un chantier à Paris et à Toulouse.

Comment choisissez-vous le lieu d'implantation d'un chantier ?

« C'est souvent en rapport avec la question traitée. Parfois cela tient à l'implantation d'un intervenant ou d'une résonance de son travail dans une ville particulière.

Par exemple la Compagnie tg STAN, compagnie flamande de théâtre a des liens forts avec le Théâtre Garonne à Toulouse qui la programme souvent. Le public connaît donc bien cette compagnie, les artistes connaissent son parcours et sa démarche. Ça a donc du sens de se dire on va faire un travail avec les tg STAN à Toulouse en partenariat avec le Théâtre Garonne.

Les Chantiers Nomades proposent une quinzaine de propositions par an. Comment concoctez-vous votre menu ?

« En dix ans on a construit un réseau de partenaires intellectuels et de lieux de diffusion qui peuvent nous accueillir. Il n'y a plus de comité comme au début, mais je reste en contact avec un réseau d'artistes que je peux appeler pour leur dire que j'ai envie de travailler sur telle problématique et leur demander s'ils connaissent une équipe travaillant là-dessus. Ou quelque fois un artiste m'appelle pour me dire qu'il a vu un metteur en scène travailler sur tel aspect qui lui paraît intéressant d'être porté à la connaissance d'autres acteurs. Puis les propositions s'affinent et se déclinent sous forme de chantiers.

Vous avez des marottes ?

« Oui. Le rapport du théâtre au monde d'aujourd'hui. C'est très important de poser la question du théâtre dans notre société avec ses bouleversements structurels. Le théâtre est né de la démocratie. Il a posé au départ des questions de la Cité. Il faut qu'il continue à le faire.

Ma seconde marotte concerne le rapport du théâtre aux sciences contemporaines. Venant des sciences dures, je pense qu'il est très important de faire se rencontrer ces deux mondes et hors du schéma classique d'utiliser un texte scientifique comme prétexte à un travail théâtral qui n'est pas modifié par le support scientifique.

Il y a des questions de formes et de représentations qui sont posées par la science, notamment par la physique quantique, qui doivent intéresser l'acteur sur sa façon d'appréhender son métier. C'est important qu'un artiste sache que, lorsqu'on tente d'appréhender un phénomène physique dans sa globalité, si on ne tient pas compte du regard que l'observateur pose sur l'objet d'étude, eh bien on appréhende le phénomène incorrectement.

Tenir compte de la perception que l'observateur a sur son propre travail pour en jouer comme élément artistique de base, c'est très important. Cela conduit à des formes de théâtre et à des écritures scéniques et textuelles complètement différentes.

Les formes artistiques d'aujourd'hui ne peuvent pas faire l'impasse là-dessus et, comme nous l'avons fait à Grenoble en 2007, nous proposons un chantier sur cette question à Toulouse l'an prochain.

Quels sont les axes forts de 2009 ?

« Les trois domaines des Chantiers que sont le spectacle vivant, le cinéma et la transmission sont toujours présents. L'un des axes fort de 2009 est de rendre moins étanche la frontière entre le théâtre et le cinéma. Plusieurs propositions vont dans ce sens, notamment le Chantier avec le metteur en scène Jean-Louis Hourdin et le réalisateur mauritanien Abderrahmane Sissako.

On va travailler aussi sur la pluridisciplinarité entre le théâtre et le chant avec Ariel Garcia Valdes et Mirella Giardelli. Ils vont interroger le travail dramaturgique que nécessite un opéra. L'optique n'est pas de faire jouer des chanteurs et de faire chanter des acteurs, mais de les faire se rencontrer.

En 2009 on va donc brouiller les frontières et les disciplines transpireront l'une dans l'autre.

Durant ces dix années, existent-il des constantes ? Les questions que vous posez dans votre éditorial de 2009 n'ont-elles pas toujours été là ? Quel bilan faites-vous ?

« En dix ans, le bilan comptable c'est 102 chantiers, 1000 demandes et 200 artistes stagiaires par an. Ce qui reste constant, c'est le besoin du laboratoire. Il s'est affirmé de plus en plus par les demandes des artistes et des intervenants. Car ils nous disent que dans l'enchaînement nécessaire des productions, ils ont de moins en moins souvent l'impression de faire leur métier, d'être l'instrument d'un schéma économique en passant d'un atelier à une synchro, à une reprise de rôle... Forcer de produire plus, les arts de la représentation cherchent moins.

Quel est aujourd'hui le rôle véritable du théâtre et du cinéma ? Quelle place y prenons-nous, et quels types d'attitudes artistiques avons-nous besoin d'inventer ensemble pour y parvenir ? Ce sont les questions corollaires de toutes nos propositions.

L'autre constante forte tient à la question de la responsabilité de l'acteur. Il faut que l'acteur assume sa part de responsabilité en tant que créateur. C'est une question centrale qui transparait en filigrane dans de nombreux Chantiers.

L'acte de création est un acte de remise en question permanent. Il est important de s'autoriser à penser à côté des codes. Nous soufflons cet esprit.

La dernière constante, c'est l'idée de maintenir les artistes en condition artistique, comme ils peuvent se maintenir en condition physique. La nécessité d'une veille quand ils ne sont pas en situation de production. Car, si toute la création est contrainte uniquement par les exigences de production, on ira vers un appauvrissement de la profession avec de moins en moins d'acteurs professionnels. Et l'on signera à terme la mort de la création.

Les Chantiers Nomades sont implantés dans la région grenobloise, et depuis 4 ans vous réfléchissez au projet de faire exister sur un territoire un laboratoire de recherche permanent. Peut-on en dire un mot ? Où ce projet en est-il ?

« C'est malheureusement un projet que nous ne pourrions pas mener à Grenoble. Il ne semble pas que ces questions artistiques qui correspondent pourtant résolument aux besoins des professionnels, intéressent les personnes chargées de penser la politique culturelle de la ville. C'est un projet qu'on pousse depuis 4 ans, avec beaucoup d'énergie, même la promesse formelle du Maire de Grenoble n'y a rien fait. Il est toujours triste de constater que l'on privilégie la gestion à la pensée. C'est fatal dans les domaines artistiques. C'est dommage pour les Chantiers Nomades, natifs de Grenoble, qui auraient pu avoir toute leur place dans le paysage artistique de la ville et de l'agglomération, mais d'autres villes seront sans doute plus à l'écoute. Des contacts sont d'ores et déjà engagés ailleurs. »